



CHAPITRE III.

Son départ de Realejo sur la mer du Sud ; son voyage jusqu'à Grenade , description d'un Vulcan des Villes de Leon & de Grenade , & de la Province de Nicaragua , & de ce qu'il y a remarqué de plus considérable.

LE lendemain mon Indien arriva sur le soir , & nous fumes ensemble à Realejo , qui est un Port sur la mer du Sud qui est foible & nullement fortifié , où si j'eusse voulu demeurer quinze jours j'aurois pû m'embarquer pour Panama , pour aller de là à Portobello & attendre en ce lieu-là les Gallions d'Espagne.

Mais je considerai que les Gallions n'y aborderoient que vers les mois de Juin ou de Juillet , & qu'en attendant un si long-tems je dépenserois beaucoup ; j'eusse pourtant bien voulu après cela avoir pris cette occasion : car à la fin je fus obligé d'aller à Panama & à Portobello.

De-là jusqu'à la Ville de Grenade le chemin est si égal & si beau , qu'avec l'abondance des fruits & de toutes les choses nécessaires à la vie qui se trouvent en ce pais-là , l'on peut dire avec raison que la Province de Nicaragua est comme le Paradis terrestre de l'Amérique.

La

La Ville de Leon est située entre Realejo & celle de Grenade , proche d'un Vulcan de feu ou d'une montagne ardente , qui s'ouvrit autrefois par le haut & causa beaucoup de dommage dans tout le pais aux environs ; mais depuis ce tems-là il a cessé de brûler , de sorte que les habitans n'en craignent plus rien à présent , seulement l'on y voit par fois un peu de fumée , ce qui marque pourtant qu'il y a encore quelque substance sulphurée dans cette montagne.

Il y eût un Religieux de la Mercy , qui s'imagina avoir découvert un grand tresor en ce lieu-là , capable de l'enrichir lui & tous ceux du pais , s'étant persuadé que le métal qui brûloit dans ce Vulcan étoit de l'or , de sorte qu'il fit faire un grand chaudron & le fit attacher à un chaîne de fer , afin de le descendre au bas de l'ouverture de la montagne , pensant qu'il le retireroit plein de cet or fondu , & qu'il auroit assez de quoi se faire Evêque & enrichir tous ses parens ; mais la force de ce feu fût si grande , qu'il n'eût pas si-tôt descendu le chaudron qu'il se détacha de la chaîne , & fût aussi-tôt fondu.

Cette Ville de Leon est fort bien bâtie ; car le plus grand plaisir des Habitans est d'avoir de belles maisons , & de jouir des plaisirs de la campagne où ils trouvent abondamment tout ce qui leur est nécessaire pour la vie , plutôt qu'à accumuler de grandes richesses ; aussi l'on n'y rencontre pas des gens riches comme en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique.

Ils se contentent d'avoir de beaux jardins ,

dins, de nourrir des perroquets, & d'autres oiseaux qui chantent; d'avoir abondance de viande & de poisson à bon marché, de demeurer en de jolies maisons, & mener une vie douce & oisive sans se soucier beaucoup du trafic, quoi qu'ils ayent le lac tout proche d'eux, d'où il part tous les ans des vaisseaux pour la Havane par la mer du Nord, & à Realejo par la mer du Sud, d'où ils pourroient trafiquer commodément au Péru & à Mexique, s'ils en avoient le dessein & qu'ils osassent se hasarder à aller si loin que cela.

Les Gentilshommes de cette Ville sont presque aussi vains & aussi fous que ceux de Chiapa.

C'est aussi particulièrement à cause des délices dont on y jouit, que toute la Province de Nicaragua est nommée par les Espagnols le Paradis de Mahomet.

Le chemin est tout plat & uni depuis la Ville de Leon jusqu'à celle de Grenade, où j'arrivai heureusement & avec beaucoup de joye, espérant de n'avoir plus de voyage à faire par terre jusqu'à ce que je débarquasse à Douvre en Angleterre.

Deux jours après que je fus arrivé en ce lieu là, & que je me fus un peu reposé en jouissant de l'agréable vûe du lac, je pensai renvoyer mon Indien & mon Nègre.

Mais le bon & fidèle Michel Delva ne me voulut jamais quitter qu'il ne m'eût vû embarquer, & que je n'eusse plus besoin de lui demeurant à terre.

L'Indien eût bien voulu aussi demeurer, mais je ne voulus pas, parce que je confidè-

rai qu'il avoit une femme & des enfans, & qu'il étoit nécessaire qu'il s'en retournât chez lui pour avoir soin de sa famille.

Il étoit aussi content de s'en retourner à pied qu'à cheval, & vouloit même que je vendisse mes mules pour en tirer ce que je pourrois; mais comme je vis son bon naturel, je jugeai que je ferois mieux de le récompenser en argent, que de lui laisser une mule toute harassée & fatiguée du chemin & qui pouvoit mourir à son retour; de sorte que je lui donnai de quoi non seulement louer des mules par le chemin & payer sa dépense de bouche; mais aussi de quoi s'aider quand il seroit de retour chez lui.

Enfin après avoir jetté beaucoup de larmes, en disant qu'il appréhendoit de ne me revoir jamais, il prit congé de moi trois jours après que nous fûmes arrivés dans la Ville de Grenade.

Après que mon Nègre & moi fûmes demeurés tous seuls, la première chose que nous fîmes de songer à nous défaire des deux mules qui avoient apporté l'Indien & mes hardes, dont je retirai encore quatre-vingt dix pièces de huit après un si long voyage, & crûs qu'elles étoient assez bien vendûes.

Je voulois aussi que Michel Delva vendit celle sur laquelle il étoit venu avec moi & qui lui appartenoit, lui promettant de lui en acheter une autre meilleure; & qui seroit plus capable de le mener; mais ce bon Nègre avoit tant d'amitié pour moi qu'il ne voulut jamais souffrir que je fisse cette dépense, considérant la longueur du voyage que j'avois à faire.

Après

Après cela comme nous aprîmes que les frégates ne partiroient pas encore de quinze jours, nous nous résolûmes de ne demeurer qu'un jour ou deux dans la Ville, pour en considérer la beauté & voir ce qu'il y avoit de plus remarquable, & puis nous retirer à la campagne en quelque Village des Indiens proche delà où nous ne pussions être découverts de personne, en allant de fois à autre dans la Ville pour traiter de mon passage en l'une de ces frégates, pour aller à Havane ou à Carthagene.

De peur que dans le tems du grand abord des troupes de mulets, qui y apportent de l'indigo & de la cochenille de Guatimala pour charger sur les frégates, il s'y trouva quelqu'un qui nous pût reconnoître.

Ce que nous vîmes de remarquable en cette Ville-là, sont deux Convents des Religieux de la Mercy & de l'Ordre de S. François, & un de Religieuses qui est fort riche, avec une Eglise Paroissiale qui est comme l'Eglise Cathédrale, parce que l'Evêque de Leon y demeure bien plus ordinairement qu'en sa Ville Episcopale.

Les maisons y sont aussi beaucoup plus belles que dans la ville de Leon, & il y a beaucoup plus d'habitans; & entr'autres divers Marchands, dont il y en a quelques-uns qui sont fort riches, qui trafiquent à Carthagene, à Guatimala, à S. Salvador & à Comayagua, & par la mer du Sud à Panama & au Peru.

Mais au tems du départ des frégates, l'on peut dire que cette Ville est l'une des plus riches qui soit dans toute cette partie Septentrionale de l'Amérique.

Car

Car les Marchands de Guatimala craignant d'envoyer leurs Marchandises par le Golphe des Hondures, parce qu'ils ont été pris souvent par les Hollandois entre ce lieu-là & la Havane, estiment qu'il y a plus de sûreté de les envoyer par les frégates à Carthagene, parce que les Hollandois ne se rencontrent pas si souvent sur cette route que sur l'autre.

De même bien souvent lors qu'on sçait qu'il y a des Navires en mer ou vers le Cap de S. Antoine, l'on transporte aussi l'argent des revenus du Roi par cette voye du Lac de Grenade à Carthagene.

Lors que j'y étois, avant que de m'être retiré dans un Village Indien, il y entra dans un jour pour le moins trois cens mulets venant de Saint Salvador & de Comayagua, chargez d'indigo, de cochenille & de cuirs & deux jours après il y arriva trois autres troupes de mulets venant de Guatimala, dont l'une portoit l'argent des revenus du Roi, la seconde étoit chargée de sucre, & l'autre d'indigo.

Je n'apréhendois pas ceux qui étoient venus les premiers; mais les derniers furent cause que je me tins renfermé dans mon logis, de peur qu'en allant à la promenade je ne fusse reconnu par quelqu'un de ceux qui étoient venus de Guatimala, qui se retirèrent pourtant aussi-tôt qu'ils eurent déchargé leurs mulets, & par leur départ me mirent en liberté, m'étant rendu volontairement prisonnier dans mon logis à cause d'eux.

Mais craignant qu'il n'en vint d'autres qui
me

me donnaissent encore la même frayeur. que j'avois eüe, je m'en allai dans un Village qui étoit hors de leur chemin, à une lieüe de la Ville de Grenade, où je me divertissois à me promener en divers lieux à la campagne, & où je fus souvent regalé par les Religieux de la Mercy, à qui appartient la plupart de ces Villages.

Mais ils me dirent tant de choses de ce passage des Fregates jusqu'à Carthagène, que cela me fit presque perdre l'envie de suivre ce chemin.

Car quoique dans le tems que ces Vaisseaux là font voile sur le lac, ils navigent en assurance & sans aucune appréhension, néanmoins lors qu'ils descendent du lac en la Riviere, qu'on appelle en cet endroit *El Desaguadero*, pour descendre après cela dans la mer, c'est là où est la grande difficulté, & qui fait que ce petit voyage dure quelquefois deux mois.

Car en certains endroits la chute des eaux est si grande entre les rochers, que bien souvent l'on est obligé de décharger les Vaisseaux, & puis après les recharger, avec l'aide des mulets qu'on entretient exprès pour porter les marchandises, & de quelques Indiens qui demeurent le long de la Riviere, & ont soin des magasins où l'on serre les Marchandises, pendant que ces Vaisseaux traversent tous ces lieux dangereux, pour aller à l'endroit d'un autre magasin, où les mulets viennent apporter les marchandises, & où l'on les charge derechef dans les Fregates.

Outre cet embarras, qui ne peut être qu'en-

nuyeux

nuyeux aux passagers de se voir ainsi arrêter à tout moment pendant leur voyage, il y a une si grande quantité de mouchérons que l'on n'a aucun plaisir sur la route, & la chaleur est si insupportable en certains endroits, que plusieurs en meurent avant que d'arriver à la mer.

Quoi que tout cela me déplût extrêmement, néanmoins je me consolai en pensant que ma vie étoit entre les mains de Dieu, que les fregates passaient tous les ans par là, & que rarement on en voyoit périr quelqu'une.

Je fus de fois à autre à la Ville de Grenade, pour faire marché pour mon passage, savoir le tems précis du départ des fregates, & me fournir de chocolate & d'autres choses qui m'étoient nécessaires pendant le voyage, ayant fait marché avec le Maître d'une fregate de ce que je lui devois donner pour ma nourriture à sa table.

L'on avoit résolu que les fregates partiroient dans quatre ou cinq jours; lors que tout à coup l'on se vit arrêté par un ordre exprès venu de Guatimala qui défendoit aux fregates de partir cette année, parce que le Président & toute la Cour avoient eu avis certain qu'il y avoit des navires Anglois ou Hollandois en mer qui se tenoient à l'embouchure de la Riviere du Desaguadero & qui attendoient les fregates de Grenade, que par fois ils courtoient aussi autour des Isles de saint Jean & de sainte Catherine, que les Anglois occupoient alors & nommoient la Providence, ce qui avoit jeté la terreur parmi tous les Marchands de ce

païs, & donnoit sujet au Président d'assurer les revenus du Roi, de peur qu'on ne l'accusât de négligence, & de n'avoir pas donné les ordres nécessaires pour retenir les fregates dans le tems qu'il le pouvoit faire étant averti du danger qu'il y avoit sur les côtes.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup voyant que je ne savois de quel côté me tourner; de sorte que cela me fit penser au navire qui étoit à Realejo prêt à partir pour Panama, estimant que je pourrois prendre cette route; mais après que je m'en fus enquis, quelques Marchands m'assurèrent qu'il étoit parti depuis peu de jours.

Je jettai ensuite les yeux sur Comayagua & Truxillo & sur les navires des Hondures; mais ce n'étoient que de vaines pensées qui procedoient de l'agitation de mon esprit & de l'embaras où j'étois; car ces navires étoient aussi partis sans qu'il y fût resté un petit vaisseau qui portât des nouvelles de la Havane ou de Carthagene, parce qu'ordinairement ces deux Villes s'envoyent quelque'un l'une à l'autre pour se donner avis des navires qui sont en mer; mais cela étoit aussi fort hazardeux, & mes amis ne me conseilèrent pas de m'embarquer sur ces petits vaisseaux.

Cela me mit encore dans une plus grande incertitude qu'auparavant; la seule consolation que j'avois, étoit qu'il y avoit beaucoup d'autres passagers avec moi, que je savois qu'il falloit nécessairement que d'une façon ou d'autre ils partissent de-là; c'est pourquoi je me résolus de les suivre par mer ou par terre.

Nous

Nous fimes là-dessus dessein tous ensemble de fréter une fregate pour nous porter à Carthagene; mais nous en fumes refusez: car personne ne voulut hazarder sa vie & son vaisseau pour l'amour de nous.

Comme nous étions en cette peine, nous enquerant des Marchands ce que nous pourrions faire pour passer en Espagne cette année, ou aller jusqu'à la Havane ou à Carthagene, l'un d'entr'eux qui avoit de l'affection pour nous, nous conseilla d'aller à Costarica, où nous pourrions apprendre à Carthago des nouvelles de quelque vaisseau qui iroit à Porto-bello, soit de la Riviere qu'on appelle de *los Anzuelos*, ou de la Riviere de *Suere*, d'où il avoit accoutumé chaque année de sortir de petites fregates qui portoient des farines, des jambons, des volailles, & d'autres provisions pour les Gallions qui étoient à Porto-bello.

Ce voyage nous sembla bien rude & bien difficile, parce qu'il y avoit près de cent cinquante lieues à faire à travers les montagnes & les deserts, où nous ne verrions plus les beautés des Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & peut-être même qu'après cela nous ne rencontrerions aucune fregate qui allât à Porto-bello.

Mais nous avions tous si peu d'envie de retourner à Guatimala d'où nous étions venus, que nous aimions mieux aller plus loin & nous exposer à toutes ces difficultés, pourvu que nous pussions enfin trouver quelque vaisseau qui nous portât au lieu où étoient les Gallions, qui ne devoient aborder à Porto-bello que vers les mois de Juin ou de Juillet.

X 2

C'est

C'est pourquoi nous nous résolûmes trois Espagnols & moi d'aller à Costa-rica, pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

Chacun d'eux avoit aussi bien que moi la voiture d'une mule, mais ils n'en avoient point pour monter dessus; de sorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux étoit d'en acheter chacun une pour les porter, esperant après le voyage de les revendre à Costa-rica, & de louer des mulets & des Indiens pour porter leurs hardes de village en village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois vendue à saint Michel, ou l'une de celles dont je m'étois défait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en être bien-tôt pourvu d'une par le moyen de mon Nègre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante pièces de huit, & avec laquelle je m'assurois de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidèle Nègre eut bien voulu encore faire ce voyage-là avec moi, & même aller par tout le monde si je l'eusse souhaité; mais je ne le voulus pas & le remerciai de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moi; de sorte qu'après lui avoir donné une somme dont il se trouva fort content, je le renvoyai esperant que la Compagnie de ces trois Espagnols me suffiroit.

CHA.

CHAPITRE IV.

Leur départ de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette Ville, & du pays par où ils passerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous servir de guide nous partîmes tous quatre de Grenade, où pendant deux jours nous eûmes le contentement de jouir des délices de ce paradis de Mahomet, trouvant par tout les chemins plats & tout unis, les villages agréables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le second jour après être sortis de la ville, nous fûmes extrêmement épouventez par un grand & monstrueux cayman ou crocodile; qui étant sorti du lac auprès duquel nous passions, se baignoit dans une lacune d'eau, où il se tenoit au-travers en attendant sa proie, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne sachant ce que c'étoit, nous pensions que ce fût un arbre qu'on eût abattu, ou qui fût tombé dans l'eau, jusqu'à ce qu'en passant tout auprès, nous